Ami du Clergé du 30 mars 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — « Le chrétien devant le Christ ». — VII. La Résurrection, 89.
Simples notes dominicales. — XII. Pâques : La base de notre foi, 90. — XIII. 1[er] Dimanche après Pâques : La victoire de Dieu, 92. — XIV. 2e Dimanche : Le Bon Pasteur, 93.
Allocutions de mariage. — I. L'amour chrétien, 95.

CONFERENCES DE CAREME

« Le chrétien devant le Christ »

VII

TÉMOIGNAGE SUPRÊME : LA RÉSURRECTION

Notre-Seigneur est l'envoyé de Dieu, le Fils de Dieu. Il est vraiment de même nature, de même puissance, de même majesté que son Père.

Et en se présentant ainsi à nous, il ne nous a pas trompés, il ne s'est pas trompé.

Ces preuves Jésus les a multipliées au cours de sa vie. Ce sont ses miracles et ses prophéties réalisées. Il les a opérés comme il le disait, « pour qu'on croie en lui » (Jo., XI).

Cependant, un témoignage suprême, à la fois miracle et prophétie a, en quelque sorte, résumé tous les autres et suffirait, à lui seul, à convaincre toute âme loyale. C'est la Résurrection dont nous célébrons l'anniversaire en ce jour de Pâques. Il convient en cette fête que nous le mettions en lumière.

Nous supposons admises les vérités de ce fait unique. N.-S. a tant multiplié ses apparitions, les jours qui ont suivi Pâques, devant tant de témoins dignes de foi que refuser d'admettre le fait ce serait volontairement fermer les yeux à la lumière.

Nous supposons admis encore que cette Résurrection est un authentique miracle et de première grandeur : à quelque profondeur des secrets de la nature que parvienne la science il est inconcevable qu'un mort puisse naturellement se rappeler à la vie.

Nous supposons admis enfin, comme le rapporte l'Evangile, que Jésus avait bien prophétisé sa résurrection, par exemple en déclarant : « que le Fils de l'homme serait livré aux Gentils..., mis à mort et ressusciterait trois jours après » (Marc, X, 32), et encore en d'autres circonstances (Marc, IX, 8, 9, 30 ; X, 32-34).

Je voudrais souligner que Jésus avait établi un rapport étroit entre ses paroles et sa Résurrection, qu'il l'avait annoncée comme le signe péremptoire de sa mission, qu'elle était dans sa pensée et dans ses déclarations le témoignage suprême.

Rappelons ces pages de l'Evangile : *le signe du temple* et le *signe de Jonas*, afin de mieux saisir toute la portée probante de la Résurrection. Nous ne pouvons mieux célébrer ce grand mystère de notre foi qu'en lui demandant d'asseoir solidement notre croyance au Christ, Messie et Fils de Dieu.

I. — *Le signe du Temple*

Il vous souvient de cette scène audacieuse de Jésus chassant les vendeurs du Temple : « Enlevez tout cela et ne changez pas en marché la maison de Dieu. » Ses disciples admirent ce « zèle de la maison de Dieu qui le dévore » mais ne sont pas sans appréhension sur les conséquences.

En effet, les prêtres chargés de la police du Temple, interviennent. Ils lui demandent « *Quel signe nous montrez-vous pour agir de la sorte ?* » Ils savent bien à quel titre il s'est fait le vengeur de la sainteté du Temple ; ce qu'ils exigent, c'est qu'il fasse la preuve qu'il est bien l'envoyé de Dieu.

Jésus, alors, leur répond : « Détruisez ce Temple et en trois jours je le relèverai. » Le Christ s'est-il désigné lui-même, d'un geste, pour faire entendre qu'il parle non du Temple de Jérusalem, mais de son corps qui est le temple de la divinité ? — Il ne semble pas puisque ni les juifs, ni les disciples ne comprirent sur le moment cette parole.

Sans demander plus d'explications les Juifs la prirent pour l'extravagance d'un fou : « On a mis 46 ans pour construire ce temple et tu parles de le rebâtir en trois jours!» Si Notre-Seigneur avait voulu parler du temple, il n'était pas besoin de trois jours à sa toute-puissance divine pour le refaire et plus beau que celui construit par Hérode. Il parle de trois jours, parce qu'il fait allusion à sa mort et à sa résurrection, à ce temple de Dieu qu'est son corps, qui sera crucifié et mis au tombeau, mais qu'il ressuscitera trois jours après.

Quelques-uns en eurent peut-être l'intuition, puisque les deux témoins — le minimum requis par la Loi — qui firent état de cette injure portée au temple devant le tribunal de Caïphe ne s'accordèrent pas et S. Marc traite leur accusation de faux témoignage.

Ainsi le comprirent bien les disciples après la résurrection du Maître. S. Jean le note explicitement. « Lors donc qu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'Ecriture (où est annoncée la résurrection de Jésus : Ps. XVI, 10 ; Ps. XXI) et à la parole que Jésus avait dite » (Jo., II, 18-22).

Ainsi dans le signe mystérieux des prophéties, sous l'image du Temple auquel il compare justement son corps, c'est bien sa résurrection que Notre-Seigneur annonce ce jour-là et avec cette circonstance contrôlable des trois jours. Après coup, quand on la rapproche des autres prophéties de sa résurrec-

tion, cela ne peut faire aucun doute. Et en effet cela ne fit aucun doute pour les apôtres et les disciples quand les événements éclairèrent à leurs yeux le sens des paroles de leur Maître

II. — *Le signe de Jonas*

Le second épisode qui annonce la Résurrection est encore plus explicite. La prophétie garde encore ici un côté mystérieux ; pourtant N.-S. ne parle plus à mots couverts, mais catégoriquement de sa résurrection.

Ce jour-là encore, selon leur tendance invétérée (voir I Cor., I, 22) les Juifs, surtout les pharisiens et les scribes, demandent à nouveau un signe à Jésus, qui leur en a pourtant déjà tant donné. Mais il leur en faut toujours de nouveaux. Et surtout tels qu'ils les demandent.

Cette fois, ils exigent un prodige dans le ciel, *signum de cœlo,* note S. Luc, un fracas de tonnerre, une colonne de feu, une manne qui tombe du ciel, que sais-je ? un prodige pareil à ceux qu'enregistre l'histoire de leur peuple. N.-S. connaît assez la mauvaise foi de ces disputeurs ; aussi, au lieu de leur répondre directement, il s'adresse à toute la foule, massée autour de lui et de ses adversaires peut-être dans l'attente du signe du ciel.

Jésus est sévère pour la duplicité de ces intellectuels qui cachent leur hostilité sous de beaux prétextes : l'exigence rationnelle d'une preuve d'ordre supérieure avant de croire à sa mission et à son message.

« Cette race est mauvaise, déclare-t-il, elle est méchante et adultère, infidèle à son Dieu. [Elle demande un miracle non suspect.] Eh bien ! il ne lui sera pas donné d'autres signes que *celui du prophète Jonas*. De même que Jonas demeura trois jours et trois nuits dans le ventre d'un monstre marin, ainsi le Fils de l'homme demeurera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre » (Mat., XII, 38-40). Après quoi, comme Jonas, il en sortira vivant.

Les évangélistes ne notent pas la réaction des scribes et des pharisiens. Ceux-ci auraient dû être satisfaits ; ils exigeaient un signe semblable à ceux des prophètes au cours de leur histoire ; et Jésus promettait un miracle plus grand que celui de Jonas... Mais ce n'était pas le miracle immédiat qu'ils sommaient N.-S. d'accomplir sous leurs yeux. Il était remis à plus tard. Cette échéance à plus tard dut les faire sourire et assurer leur triomphe aux yeux de la foule.

Il n'en reste pas moins que la prophétie de N.-S. était claire. Pour ces hommes, férus de leur histoire nationale, le sens des paroles ne pouvait faire de doute : c'était la réponse à leurs exigences : Vous me demandez un signe indubitable de tout ce que je vous dis et d'abord de ma divinité. Eh bien ! ce signe le voici. Comme après trois jours et trois nuits Jonas est sorti vivant du monstre marin, ainsi après trois jours et trois nuits je sortirai vivant du tombeau. Voilà le signe auquel vous reconnaitrez que j'ai dit vrai.

* *

A la suite de cette prophétie S. Matthieu et S. Luc rapportent la juste condamnation de qui refuse de croire, après de pareils témoignages :

Au jour du jugement, quand les Ninivites se lèveront en même temps que la génération présente, ils seront sa condamnation. Ninive, cité païenne, n'a pas refusé d'écouter la prédication de Jonas, l'étranger et l'inconnu, elle a écouté et elle s'est convertie. Et ici il y a plus que Jonas.

La Reine de Saba aussi sera la condamnation de la nation juive. Elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon. Et ici, il y a plus que Salomon (Mat., XII, 41, 42).

Les Ninivites et la « Reine du midi » se lèveraient encore à plus forte raison contre notre génération pour la condamner si nous refusions de croire à la divinité de Notre-Seigneur. Nous avons vu, nous autres, l'accomplissement de ses prophéties ; nous savons, de science historique certaine, qu'après trois jours, comme il l'avait annoncé, il est sorti vivant de son tombeau.

Au cours de sa vie terrestre, Notre-Seigneur a tant multiplié, par ses vertus et ses miracles, les preuves authentiques de sa mission et de sa divinité que nous n'aurions pas eu besoin de ce témoignage suprême. Mais il l'a voulu : « le Fils de l'homme devait ressusciter des morts » pour que les plus obstinés soient éclairés ou sans excuses.

Disons-lui donc en cette fête avec l'Eglise : « Nous le savons, le Christ est vraiment ressuscité des morts ». Et, avec une foi logique allons à lui et suivons-le ; il a « les paroles de la vie éternelle », et « notre cœur sera brûlant », quand il nous parlera sur le chemin de cette vie. *Amen.*

SIMPLES NOTES DOMINICALES

Pâques

XII

LA BASE DE NOTRE FOI

Mes frères,

La fête de Pâques est la « Solennité des Solennités » ; elle est le plus haut sommet des ascensions liturgiques.

Car elle est la commémoration de l'événement décisif de la vie de Jésus et des vérités fondamentales de son enseignement.

C'est Jésus lui-même qui a, en quelque sorte, tout suspendu au fait de sa résurrection. Il avait tissé de magnifiques paraboles, il avait tressé devant nos yeux éblouis les lois de la plus pure des morales, il avait ouvert sur la bonté de Dieu, sur l'amour infini du Créateur pour ses créatures, des aperçus insondables. Mais il n'avait exigé la foi de nos cœurs en tout cela qu'au moyen de ses miracles. Et le miracle a joué, dans le message évangélique un rôle de premier plan : « Si je n'avais fait des œuvres que nul autre n'a faites, ils seraient sans péché », a dit Jésus des incrédules de son temps. Et nous

pouvons en dire autant de tous les incrédules de tous les temps. Or, le miracle des miracles, celui sur lequel Jésus a voulu fonder toutes nos certitudes, c'est le miracle de sa Résurrection, le miracle de Pâques.

C'est en partant de cette évidence qu'il nous faut parcourir la liturgie de ce grand jour.

I. — *Collecte et Epître : Victoire sur la mort*

Après le cri de triomphe et d'actions de grâces de l'*Introït,* la collecte nous dit d'un mot la portée infinie de la résurrection :

« O Dieu, qui nous avez en ce jour *ouvert l'entrée de l'éternité* par la victoire que votre Fils a remportée sur la mort... »

Une porte a été ouverte pour nous, les enfants déchus de la race d'Adam, — une porte qui débouche sur le bonheur, sur la lumière, sur Dieu, sur Celui que nous appelons le plus souvent, en style liturgique : « *Omnipotens æterne Deus...* Dieu, tout-puissant et éternel ». Sans la résurrection du Christ, donnée par lui comme le signe par excellence, vérité absolue, de tous ses enseignements, nous n'aurions aucun fondement solide de notre foi, aucune base ferme pour nos espérances, aucun objet fixe pour notre amour. « Notre foi serait vaine », dit S. Paul.

Mais il ne suffit pas d'avoir compris le sens de Pâques. Il reste la nécessité de *l'engagement.* Il n'y a plus de place pour les simples spectateurs, pour les dilettantes, pour les égoïstes. Chacun doit s'engager dans la lutte des idées et des mœurs. Jésus, le premier, a prêché la nécessité de l'engagement : « Qui n'est pas avec moi est contre moi ».

Et à quoi nous oblige donc, d'abord, la foi en la résurrection de Jésus, prémice de notre future résurrection en Dieu ? — A un *changement total de vie.* Abandonnant nos vieux instincts humains, il nous faut revêtir l' « homme nouveau », qui est Jésus-Christ, il nous faut entrer dans la pâte nouvelle, et c'est ce que nous crie S. Paul dans l'épître :

« Mes frères, purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte nouvelle, comme vous êtes des pains sans levain, car le Christ, notre pâque, a été immolé. Célébrons donc la fête, non avec du vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité. »

S. Paul fait allusion à l'usage des Juifs de faire disparaître de leurs maisons toute trace de levain, à l'approche de la fête de la Pâque, pour ne garder que des pains sans levain, appelés, pour cette raison, azymes. Il ne veut retenir de cet usage que le sens spirituel. Le vieux levain c'est le symbole du « vieil homme », c.-à-d. du pécheur selon Adam. Le pain azyme, c'est l'homme nouveau, régénéré par le baptême en Jésus-Christ. Jésus est « notre pâque », car il est notre Agneau pascal, sacrifié sur la croix pour notre rédemption. Notre engagement, à nous, c'est la vie toute neuve, la vie de justice, de sainteté, de vérité et de lumière que nous voulons désormais vivre dans la foi.

Et tout cela est opportun à rappeler au temps pascal, où tout chrétien doit purifier son âme par une bonne et sincère confession et revêtir la vie du Christ en une fervente communion, qui nous rend, selon la parole d'un Père de l'Eglise, « d'un même corps et d'un même sang » avec Lui !

II. — *Séquence : L'amour de Jésus*

Après l'*Alleluia,* nous avons chanté les strophes gracieuses de la séquence : « *Victimæ pascali* ». Avez-vous saisi, à travers le charme de la mélodie, les sentiments de foi et d'amour qui s'en exhalent ?

« L'Agneau a racheté les brebis ; le Christ innocent a réconcilié les pécheurs.
La mort et la vie se sont livré un combat prodigieux ; le Prince de la vie est mort, mais il règne, de nouveau, vivant... »

Pécheurs, nous étions séparés de Dieu pour toujours ; aucune satisfaction humaine ne pouvait répondre à la justice de Dieu, aucune expiation n'était suffisante. Pauvre troupeau dispersé, et sans pasteur, l'humanité errait sans espoir. Alors Jésus s'est offert : lui « *l'agneau* » sans tache, la vraie victime pascale, il s'est offert. Son sang précieux nous rachète, il lave nos souillures, guérit nos infirmités, efface nos fautes, nous rend l'amitié de son Père. C'est une nouvelle création dans le Christ ; tout l'ordre du monde est renouvelé !

Désormais, à la suite de Jésus ressuscité, nous sommes vivants pour toujours ; et nous sommes entrés dans l'amitié de Dieu. Par avance nous partageons sa gloire. « Le Christ est ressuscité ; il est notre espérance... »

Comprenons cet infini de l'amour du Christ, et la plénitude des grâces qu'il nous assure. Et dans le cours de nos activités diverses, sachons mettre en pratique le chant de notre foi :

« Nous le savons : le Christ est vraiment ressuscité.
O roi victorieux, ayez pitié de nous ! »

III. — *L'évangile : Appel à la confiance*

Le Christ pourra-t-il nous refuser quelque chose ? Il est mort pour nous et il règne maintenant dans sa Puissance glorieuse.

Ecoutez l'ange de la résurrection. Les saintes femmes, de grand matin, se sont hâtées vers le tombeau. Elles veulent embaumer le corps du Maître tant aimé ! Cependant, elles s'inquiètent : « Qui les aidera à faire rouler la pierre qui ferme l'entrée ? » Oh ! stupeur ! la pierre est roulée et le sépulcre est vide !... Mais un ange est là : « N'ayez pas peur, dit-il ; vous cherchez Jésus ? Il est ressuscité ; il n'est point ici. Allez dire à ses disciples qu'il vous précédera en Galilée. C'est là que vous le verrez... »

Ainsi Jésus, vivant, veut la joie pour les siens : « n'ayez pas peur ! » Rien ne peut plus leur ravir le bonheur, s'ils le veulent, puisque « le Christ ressuscité ne meurt plus », et que tous ceux qui viennent à lui sont sûrs d'être accueillis.

D'autre part, ils le verront... Dès mainte-

nant dans la clarté de la foi, nous savons que tout nous conduit à Dieu. Venus de Dieu nous allons à lui, et si nous voulons l'aimer vraiment, tout ici-bas nous est bénéfice : « à ceux qui aiment Dieu, tout concourt à leur bonheur ».

Dans l'amitié de la communion eucharistique, nous le retrouvons toujours, « vrai pain vivant » vraiment donné pour être notre force, notre soutien, notre guide.

Et nous le verrons dans sa gloire, quand il nous appellera ; si notre foi est sincère, notre amour actif nous pourrons lui redire la parole de S. Pierre : « Seigneur, vous savez tout ; vous savez bien que je vous aime. » Ce sera pour nous l'entrée dans la joie.

* *

« Si vous êtes ressuscités avec le Christ, disait S. Paul, cherchez les réalités supérieures, goûtez-les » ; soyez déjà près du Christ qui est assis à la droite de Dieu, et non plus sur la terre. Ce conseil est pour nous tous. Dans la vie présente, dans ce monde où nous devons agir, cherchons à faire toujours la volonté de Dieu sur nous ; travaillons obscurément, peut-être, mais courageusement et, quoi qu'il arrive, nous serons remplis de la force et de la joie du Seigneur ressuscité : « Ayez confiance, la victoire est à moi ». Ainsi soit-il.

1er Dimanche après Pâques

XIII

LA VICTOIRE DE DIEU

Mes frères,

Ce dimanche est appelé d'ordinaire le dimanche de *Quasimodo,* à cause du premier mot de l'Introït. Il a encore d'autres noms ; son nom liturgique officiel est Dimanche *in Albis,* ou dimanche *aux vêtements blancs.* Ce nom s'explique par la coutume ancienne des nouveaux baptisés, qui avaient été admis dans l'Eglise par le baptême le Samedi Saint, de porter durant huit jours des vêtements blancs, un peu comme si nos petites communiantes gardaient pendant huit jours, après leur communion solennelle, leur costume tout blanc. Le dimanche *in Albis* était le jour où on déposait ces vêtements.

Enfin, il s'appelle encore *Pâques closes,* parce qu'il marque la fin de l'octave de Pâques.

L'oraison de ce jour, en effet, est consacrée à l'achèvement des fêtes pascales.

I. — *L'Epître : Puissance de la Foi*

C'est une page tirée de la 1re des trois Epîtres de S. Jean. Nous y remarquons un ton affectueux qui est bien dans l'esprit de saint Jean, l'évangéliste de l'amour par excellence. Cependant, cet évangéliste si tendre, qui appelle ses fidèles « mes bien-aimés », n'est nullement disposé à s'incliner par faiblesse devant le monde. Son texte est au contraire un appel à la lutte et une promesse de victoire.

« Tout ce qui est né de Dieu, dit-il, est vainqueur du monde et *ce qui remporte la victoire sur le monde, c'est notre foi.* Quel est celui qui est vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu. »

Etrange victoire en vérité ! S. Jean sait bien que son Maître est mort sur une croix, en apparence vaincu par les forces de la terre. Il se voyait, quand il écrivait son épître, le dernier survivant des apôtres et ne pouvait oublier qu'ils étaient tous morts martyrs ! Eux aussi, donc, comme leur Maître, Jésus-Christ, étaient en apparence des vaincus de la vie, des victimes de la force brutale. Et cependant il ose chanter victoire. Et il nous assure, nous, à notre tour, que par la foi nous serons vainqueurs du monde. C'est bien là le mystère de la foi en effet, car elle dépasse d'un coup d'aile victorieux les limites de ce monde, de cette vie passagère et elle nous ouvre les perspectives de l'éternité. S'il n'y avait que la vie présente, l'Evangile ne serait que mensonge et duperie ! Mais nous savons qu'il est la vérité. Comment cela ? S. Jean nous le dit : « *C'est l'Esprit qui rend témoignage que le Christ est la vérité* ».

C'est l'Esprit-Saint, par sa grâce, par ses inspirations intimes en nous, par les certitudes qu'il nous donne, qui nous assure que l'Evangile, charte de la sainteté, de l'amour, de la perfection, de la pureté, ne peut pas être mensonge mais qu'il est *la vérité !* Non pas *une* vérité, parmi les autres, mais LA *vérité* absolue, totale, divine, éternelle. La vérité qui éclaire, qui réchauffe, qui attire et qui sauve !

D'après la loi juive, il fallait deux ou trois témoins sûrs et concordants pour établir la vérité en justice. S. Jean compare notre raison à un tribunal et il veut faire comparaître deux ou trois témoins, ce sont : l'Esprit, l'eau et le sang.

Ces trois mots résument tout l'Evangile : l'eau et le sang, Jean les a vu couler du côté de Jésus percé par la lance, sur la croix. Il sait que l'eau et le sang du Cœur de Jésus ont été son suprême témoignage de vérité : on meurt pour sa vérité ! Jésus est mort pour attester son Evangile. Mais l'eau et le sang, en soi, ne suffiraient pas : il y a des gens si entichés de leur erreur qu'ils croient la vérité, qu'ils meurent pour elle ! Il faut en outre l'Esprit. Or avec l'eau et le sang de la croix, avec l'eau du baptême et le sang du sacrifice eucharistique, il y a aussi l'Esprit : l'Esprit qui faisait les miracles par les mains de Jésus, l'Esprit qui a ressuscité Jésus, l'Esprit qui est descendu sur les Apôtres, au jour de la Pentecôte et les a transformés, de pauvres pêcheurs ignorants qu'ils étaient, en messagers de l'Evangile à travers l'univers.

Voilà pourquoi S. Jean conclut triomphalement :

« Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand. Or, ce témoignage

de Dieu qui est plus grand — par les miracles — est celui qu'il a rendu au sujet de son Fils. (Donc) celui *qui croit au Fils de Dieu a le témoignage de Dieu en lui-même.* »

Telle est la puissance de notre foi : le monde n'y peut rien. Il peut tuer les corps, mais, en le faisant, c'est lui précisément qui donne la victoire suprême aux martyrs de Jésus-Christ !

II. — *L'Evangile : Apparition du Christ vainqueur*

Les apôtres , en voyant périr leur Maître, avaient été consternés. Tout leur paraissait perdu sans ressource. Humainement parlant en effet, l'Evangile, cette divine histoire qu'ils avaient vécue aux côtés de Jésus, histoire toute tissée de célestes enseignements, de ravissantes et profondes paraboles, de gestes délicats et émouvants, de promesses séduisantes et divines, s'écroulait dans une catastrophe irrémédiable. Mais Jésus était sorti du tombeau. Il avait remporté la plus belle de toutes les victoires : la victoire sur la mort ! Or, au soir de Pâques, les apôtres, par crainte des Juifs qui viennent de faire crucifier le Sauveur sont au Cénacle, les portes bien closes.

Et Jésus, qui est apparu à plusieurs depuis le matin même, apparaît de nouveau à tous les disciples, cette fois. Il leur montre ses mains et ses pieds, son côté, comme si ses plaies étaient des marques d'identité irrécusables ! Comment douteraient-ils ? Oui, c'est bien lui, c'est bien leur Maître. Il a bien été cloué sur la croix. Il était bien mort et il a bien été enseveli. Et maintenant le voilà sous leurs yeux... Et il leur parle et il continue son message évangélique comme si rien ne s'était passé. Il leur donne « sa paix ». Il fait mieux encore : cet Esprit-Saint dont il leur avait parlé longuement trois jours auparavant, au soir du Jeudi Saint, il le leur donne, en soufflant symboliquement sur eux. Et il leur confère le pouvoir le plus invraisemblable que l'on puisse donner à des hommes : pouvoir que l'Eglise exerce encore : le pouvoir de remettre les péchés au tribunal de la pénitence : « Recevez l'Esprit-Saint, dit-il. *Les péchés seront remis* à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

La voilà bien la victoire sur le monde ! Victoire sur le péché, victoire sur la mort éternelle, victoire sur l'enfer, victoire de la vie sur le démon, et victoire du bien sur le mal.

* *

Ce jour de Pâques, S. Thomas était absent. Huit jours plus tard, il est là et son incrédulité est confondue aimablement par Jésus : « Mets ton doigt ici, dans les plaies de mes mains, approche ta main de la plaie de mon côté, et ne sois plus incrédule, mais plein de foi ! »

Ecrasante punition de son doute ! Ecrasante preuve de vérité ! Thomas s'écrie, tout tremblant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Il n'en peut dire davantage et il est comme suffoqué par l'évidence !

Nous pouvons prendre pour nous le beau mot de Jésus, dit évidemment à notre intention, nous qui n'avons pas vu : « Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru : *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru !* »

Nous n'avons pas vu le Seigneur, de nos yeux de chair. Mais nous le trouvons chaque jour dans son Eglise, dans la sainteté qu'il a fait régner dans le monde ; nous le trouvons dans les sacrements, dans la prière il parle à notre âme. Nous le trouvons dans son Amour miséricordieux. «Seigneur, restez toujours avec nous ! » Ainsi soit-il.

2e Dimanche après Pâques

XIV

LE BON PASTEUR

Mes frères,

Quand on visite les Catacombes on est d'abord pénétré de vénération et de respect en face de ces cimetières souterrains, qui ont abrité tant de milliers de corps chrétiens dans les tout premiers siècles de l'Eglise. Et l'on contemple non seulement les galeries dont les parois étaient faits d'alvéoles contenant les sépulturs, mais aussi les inscriptions, les dessins, les peintures qui ornent soit les tombes elles-mêmes, soit les chapelles où se réunissaient les fidèles pour rendre à leurs morts, dont beaucoup avaient été des confesseurs de la foi, les derniers devoirs. Et bien vite on s'aperçoit que parmi les symboles, les images de toute nature qui ornent ces lieux sacrés, il est une figure qui revient beaucoup plus souvent que les autres, et c'est celle du Bon Pasteur.

Le Christ, à cette époque lointaine, est le plus souvent et presque exclusivement représenté sous la figure touchante du berger qui rapporte au bercail la brebis égarée, en la tenant lui-même avec amour sur ses épaules. On comprend que ce souvenir se place en ce second dimanche après Pâques. L'une des premières choses que l'on enseignait aux néophytes, qui avaient été baptisés au Samedi Saint, c'était le devoir de reconnaissance envers le Bon Pasteur. Cette petite brebis que Jésus porte sur ses épaules, chaque fidèle pouvait et devait penser que c'était son âme, auparavant égarée dans le désert et les ténèbres du paganisme ambiant, et maintenant introduite dans la bergerie par la charité infinie du Sauveur.

C'est dans cet esprit qu'il nous faut méditer les textes liturgiques de ce jour.

Le paganisme n'est pas mort autour de nous. On a pu parler du « paganisme doré des salons et du paganisme désolé des taudis ». En face de ce double paganisme, considérons la charité du Bon Pasteur.

I. — *L'Epître : Le Christ notre modèle*

« Mes bien-aimés, dit S. Pierre, le Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces. »

Voilà, au cœur de notre foi, un principe essentiel. C'est bien là le sens de la morale chrétienne. Jésus-Christ est venu pour que la voie de la sainteté nous soit ouverte, pour que, dans cette voie, nous ayons un guide infaillible. La sainteté en soi, c'est Dieu. Mais comment imiter Dieu, qui est si loin au-dessus de nous et que nos regards ne peuvent atteindre. Jésus-Christ cependant nous ordonne de le faire : « Soyez parfaits, dit-il, comme votre Père céleste est parfait. » Heureusement pour nous, Jésus-Christ lui-même, Dieu incarné, ayant revêtu notre chair, a marché, a vécu, a parlé, a souffert et est mort pour nous. Le modèle, c'est *lui*. La sainteté visible, est devant nous, en *lui*. S. Pierre propose donc aux chrétiens de son temps, et aux autres, l'exemple immortel de Jésus dans ses souffrances. Nous ne pouvons pas imiter Jésus dans sa puissance. Il faisait des miracles. Cela n'est pas en notre pouvoir. Mais nous pouvons imiter ses souffrances, ou plutôt la manière de les envisager, de les supporter, d'en faire à Dieu l'offrande continuelle :

« Lui, dit en effet S.Pierre, il n'a point commis de péché, on n'a jamais trouvé de mensonge dans sa bouche. On l'injuriait, mais il ne répondait pas par l'injure. Il était maltraité et ne répliquait pas par des menaces, comme il pouvait le faire, étant Dieu. Non : il s'abandonnait à la Justice divine. Il s'offrait en victime expiatoire sur la croix : *c'est lui qui a porté nos péchés* dans son corps sur le bois de la croix, afin qu'étant morts au péché, nous vivions à la justice. »

S. Pierre résume tout en rappelant le beau titre de Jésus : « Pasteur » : « Vous étiez jusqu'ici comme des brebis errantes ; mais vous êtes revenus maintenant au Pasteur et Gardien de vos âmes. »

De cette phrase je voudrais souligner surtout l'expression de « *brebis errantes* ». Définition frappante de l'état de l'homme, en dehors de la foi en Jésus-Christ. Voyez l'état du monde actuel. De quoi est-il composé ? En dehors de ceux qui ont une foi, un *Credo*, une ligne de conduite, une espérance assurée, un amour arrêté : l'amour de Dieu, seul digne d'un amour sans bornes, en dehors de ceux-là, quel spectacle frappe vos regards ?

Pour moi, je n'aperçois que des « brebis errantes », des intelligences qui ne voient pas le grand Ordre de l'Univers et ne savent pas adorer l'auteur de cet Ordre, des yeux qui sont fermés aux lumières de l'Infini, des cœurs qui peuvent bien brûler de flammes ardentes pour des biens périssables, mais qui n'ont pas su trouver le grand Amour, qui est Dieu même ! Brebis errantes, voilà ce que sont les hommes, en dehors de la foi chrétienne.

En face de ces troupeaux humains qui errent sans but à la recherche des pâturages et ne trouvent que le désert, l'Evangile va nous redire ce que c'est que l'Eglise de Jésus-Christ : la bergerie du Christ.

II. — *L'Evangile : L'Eglise est le bercail*

« En ce temps-là, Jésus dit aux pharisiens : « *Je suis le Bon Pasteur*. Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

En ces deux phrases, il a résumé toute sa vie. Sous ce symbole simple mais profond du berger, il révèle le vrai sens de sa mort. Au cours des âges, avant et après lui, il y eut bien des conducteurs d'hommes, bien des maîtres de la destinée terrestre de leurs semblables. Ce qui les caractérise tous sans exception — en dehors de quelques saints rois, qui suivirent l'exemple de Jésus-Christ — c'est qu'ils ont surtout gouverné selon leurs ambitions, leurs calculs, leurs vues propres, justes ou non, leurs intérêts. C'est pourquoi Jésus-Christ leur donne à tous le nom de mercenaires. Vienne le péril, vienne la disette, viennent les orages de la politique, ils ne songent qu'à leur précieuse personne et abandonnent les brebis à leur malheureux sort, même lorsque ce sort, ce sont eux qui l'ont forgé de leurs mains.

Pour Jésus, il n'en est pas ainsi. Il *vit de la vie de ses brebis* et il *meurt pour elles.*

Il vit de la vie de ses brebis, dans une intimité émouvante qu'il indique, à sa manière toute simple et sans emphase, en disant : « Je suis le Bon Pasteur et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. » Oh ! comme il est nécessaire de méditer ces paroles : oui, Jésus nous connaît. Mais cela ne suffit pas à créer cette amitié personnelle, profonde et inaltérable qu'il attend de nous. Il ajoute, comme une leçon et un appel à notre adresse : « Et mes brebis me connaissent ! » Voilà notre devoir à nous, voilà notre idéal de brebis aimantes et confiantes : connaître notre Bon Pasteur, comme le Bon Pasteur nous connaît. Et pour cela, deux choses :

— connaître l'Evangile, ou une bonne *Vie de Jésus,* calquée sur les récits évangéliques. Tout foyer chrétien devrait posséder le texte des Evangiles, pour le lire, le relire, s'en pénétrer, s'en nourrir et en vivre ;

— la seconde chose, c'est de faire constamment de cette connaissance théorique et historique une réalité pratique, quotidienne, efficace ! C'est à ce prix seulement qu'il sera vrai que si Jésus connaît ses brebis, ses brebis aussi le connaissent ! Et il répète cette douce parole : « Je donne ma vie pour mes brebis. »

* *

Jésus poursuit :

« J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; celles-là aussi, il faut que je les amène et elles écouteront ma voix et il n'y aura qu'une seule Bergerie et qu'un seul Pasteur. »

Tel est en effet l'idéal suprême : faire de tous les hommes un seul bercail. Donner à tous les hommes un seul Berger, les réunir

tous dans le culte du même Chef, le Prince de la Justice, le Prince de la Charité, le Prince de la Vie ! Prions donc, en cette messe dédiée au Bon Pasteur, pour que se réalise ce vœu : « *Une seule bergerie, un seul Pasteur !* » Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

L'AMOUR CHRÉTIEN

Mon enfant, mon cher ami,

L'heure la plus solennelle de votre vie a sonné pour vous ! Dans cette église magnifiquement parée, où tant de fois vous êtes venus prier, dans laquelle se pressent, autour de vos parents, cette remarquable assistance d'amis venus pour s'unir à votre bonheur, vous allez échanger un serment sacré qui vous liera l'un à l'autre pour toujours.

Ce m'est une bien douce joie d'être appelé, mon enfant, à bénir votre union. Bien d'autres ne manquaient pas de titres pour remplir bien mieux que moi cette auguste fonction. J'ai dû m'incliner, vaincu par votre filiale insistance. Mais c'est pour moi un devoir de remercier dès le début de cette cérémonie le très cher et très aimable Curé de cette paroisse d'avoir bien voulu, eu égard a votre désir, me céder une place qui lui revenait de droit...

* *

Vous allez donc, mon enfant et vous, mon cher ami, vous donner l'un à l'autre et vous donner pour toujours. En ce moment vous êtes encore libres ; bientôt vous ne le serez plus et vos vies seront indissolublement unies.

Evidemment vous n'êtes pas arrivés à cette heure, sans avoir soigneusement mûri votre dessein. Certes la Providence a été pour vous d'une parfaite bonté et d'une exquise délicatesse. Votre présence en ce moment côte à côte n'est pas le résultat d'une de ces rencontres plus ou moins fortuites ménagées par des parents ou des amis habiles ou soucieux. Vous vous connaissez depuis déjà longtemps et depuis longtemps déjà vous avez ressenti l'un pour l'autre cet attrait qui va recevoir ici même dans un instant sa consécration définitive. Elevés dans des familles où toujours fut en honneur une foi profonde, éclairée et agissante, formés dans nos pensionnats religieux vous ne pouvez envisager l'un et l'autre qu'en disciples fidèles du Christ l'instant présent et les années qui le suivront. Vous savez parfaitement que le mariage n'est pas un de ces contrats vulgaires qui se font ou se défont suivant les caprices de la mode, de la fortune ou de l'amour. Le Créateur lui-même a daigné s'en occuper dès les origines du monde et le Christ Jésus en a fait l'un des sacrements. Dieu est entré en tiers dans ce serment que vous allez faire pour lui conférer selon la si juste expression de Mgr d'Hulst ce qu'aucune parole humaine n'aurait pu lui conférer, « un caractère sacré et une consistance inviolable » (*Confér. de N.-D.*, 1894, p. 42).

Aussi voudrais-je, en cet instant si solennel où vous allez, à votre tour jeter les bases d'un foyer chrétien, essayer de lire dans vos âmes pour y découvrir les sentiments qui vous animent et qui seuls sont capables en assurant présentement votre bonheur de vous donner confiance dans l'avenir.

Si je ne me trompe, ces sentiments sont ceux d'une tendre et mutuelle affection, — d'une confiance absolue en Dieu — et, en chacun d'entre vous, d'une gratitude profonde envers vos familles pour les précieux et réconfortants exemples qu'elles vous ont donnés.

* *

Tout d'abord, cher ami, vous vous aimez l'un et l'autre mais vous ne vous aimez pas de cette façon dont on parle trop communément aujourd'hui en profanant les aspirations les plus délicates et les plus exquises du cœur humain. Vous voyez avant tout dans votre mariage l'union de deux âmes faites pour se comprendre et se perfectionner mutuellement, la mise en commun de vos qualités de cœur, de vos désirs de vie simple, laborieuse, sérieuse et féconde parce que toute entière adonnée à la pratique du devoir avec le secours de la foi. Fasse le Ciel qu'au fur et à mesure que se succéderont les années, votre intimité devienne plus profonde, vos cœurs plus unis, votre amour mutuel plus fort. Alors surtout vous comprendrez dans toute sa justesse pour le réaliser chaque jour plus pleinement l'ordre du Créateur : « L'homme quittera son père et sa mère et il s'attachera à son épouse. »

Sans doute malgré votre joie très réelle et si légitime de fonder un foyer, ce ne sera pas sans un certain déchirement de cœur que vous abandonnerez l'un et l'autre cet intérieur familial où vous avez grandi, où vous avez été si délicatement choyés, pour vous créer votre intérieur à vous. Vous jetterez, j'en suis convaincu, avec une certaine mélancolie un regard vers le passé qui déjà n'est plus et dont le souvenir sera toujours évoqué entre vous, avec délices et profonde gratitude. Croyez bien que, de leur côté, vos parents à vous, mon enfant, et votre si digne et si vaillante mère à vous, mon cher ami, ne vous verront pas quitter le toit familial, même pour en demeurer encore assez près, sans un réel déchirement de cœur. C'est une page qui se ferme au livre de leur vie, c'en est une qui s'ouvre au livre de la vôtre. Au pied de l'autel, en présence du Christ qui fut leur inspirateur, leur force, leur modèle, ils vont vous confier l'un à l'autre. Désormais leur tâche vis-à-vis de vous est accomplie. Le Seigneur vous avait remis à leur tendre sollicitude ; ils vous ont « élevés », prenant pour leurs auxiliaires dans cette tâche